

ESSAIS ET NOTICES

La lucha por las nacionalidades por el D^r ADOLFO MORIS Y FERNANDEZ VALLIN, catedrático de la Universidad di Santiago. Con un prologo del D^r Fermin Canella y Secades, catedrático de la Universidad de Oviedo. — Madrid, Imprenta de J. Gongosa y Alvarez.

Comme le disait récemment le général de Moltke au Parlement allemand, les guerres aujourd'hui ne sont plus provoquées par les caprices ou les rivalités des souverains, mais par les antagonismes des peuples et des races.

Si l'on veut comprendre la portée et la grandeur des difficultés qui mettent en péril la paix de l'Europe, il est nécessaire de se rappeler qu'elles ont pour cause profonde ce mouvement de transformation qui agite les populations européennes et qui n'est autre que la question des nationalités.

Tant que les peuples asservis n'avaient pas conscience de ce qui constituait leur unité ethnique, ils se laissaient gouverner et partager comme des troupeaux. Au traité de Vienne, on faisait la part de chaque souverain en lui donnant autant de millions ou de milliers d'âmes, sans s'inquiéter de leurs convenances, de leur race et de leur langue. Il en était ainsi depuis le moyen âge où un roi, un duc, un comte agrandissait son territoire par des mariages, des achats, des conquêtes, comme si ces terres qu'il acquérait n'avaient pas d'habitants. Dans le courant de ce siècle, tout a changé. C'est par la littérature que les peuples ont pris conscience d'eux-mêmes. Ils avaient appris à lire et ils lisaient. Les poètes s'adressaient à eux ; leurs chants devenaient le patrimoine commun d'une même race et éveillaient en eux le sentiment d'une commune patrie. Les savants remettaient au jour d'antiques chants qui devenaient les titres de noblesse de la nationalité dont ils étaient l'expression : ainsi les *Nibelungen* pour les Allemands, le *Lied* de Libussa pour les Tchèques. A mesure que

le progrès de la démocratie faisait obtenir aux populations des conseils élus et représentatifs, la nécessité d'avoir une langue commune et de se grouper en raison des affinités ethniques, se faisait sentir davantage. Avec un régime autocratique, un souverain peut gouverner vingt peuples de race différente. Mais, le jour où ces peuples arrivent à régler leurs affaires eux-mêmes au moyen d'assemblées délibérantes, ils tendent à former une unité nationale, basée sur l'identité des origines et de la race. Quand une nationalité est ainsi constituée, elle n'a pas de repos qu'elle n'ait attiré à elle et qu'elle ne se soit annexé les territoires où se parle sa langue et qui sont encore soumis à une autre souveraineté.

Voilà ce mouvement puissant des nationalités qui a déjà changé si notablement la carte de l'Europe et qui est en train de la modifier encore. C'est là qu'il faut chercher les raisons de craindre des guerres nouvelles.

Comme des morts qui sortent de leurs tombeaux, des nationalités qu'on croyait anéanties se sont levées aspirant à vivre d'une vie indépendante et autonome; ainsi les Finnois en Finlande, les Flamands en Belgique, les Hongrois, les Tchèques, les Croates, les Slovènes en Autriche, les Roumains, les Serbes, les Bulgares dans l'empire turc.

La première explosion de ce mouvement a été le soulèvement des Hellènes, qui a abouti à la constitution du royaume de Grèce. En 1830, une révolution dans les Pays-Bas a créé la Belgique. Alors a commencé ce travail de fermentation qui a préparé l'unité allemande et l'unité italienne. La Pologne, deux fois, a essayé de reconquérir son indépendance par les armes; deux fois elle a été écrasée sous la masse du colosse russe, mais elle ne désespère pas. La Hongrie, plus heureuse, s'est reconstituée et, renonçant à l'emploi du latin comme langue officielle, y a substitué le magyar. La guerre de 1859 était faite par la France dans l'intérêt de la nationalité italienne, à laquelle elle apporta la Lombardie. La guerre du Danemark, d'où sont sorties les guerres ultérieures, avait pour but de réunir à l'Allemagne le Holstein, habité par des populations allemandes. La guerre de 1866 a jeté les bases de l'unité allemande et complété l'unité italienne. La guerre de 1870 a valu à l'Italie Rome comme capitale et a constitué définitivement l'unité allemande; en même temps, l'Allemagne arrachait à la France l'Alsace qu'elle revendiquait comme terre allemande et en invoquant des nécessités stratégiques. Ici encore, c'est le principe des nationalités poussé à outrance qui met la paix en danger.

Mais c'est en Orient que ce principe fait naître les difficultés les plus menaçantes. Il s'agit là, en effet, de l'avenir non seulement de deux empires, l'Autriche et la Turquie, mais même de celui de notre continent tout entier.

Cette redoutable question, la lutte des nationalités, a été admirablement étudiée, et dans ses origines et dans ses traits actuels, par M. A. Moris y Fernandez-Vallin, professeur de droit international à l'université de Saint-Jacques de Compostelle. Le côté juridique du problème n'est pas négligé non plus. C'est certes un des meilleurs travaux qui ait paru à ce sujet. Heureusement, pour l'Espagne habitée par une seule race, le problème n'offre qu'un intérêt purement théorique. Il est d'autant plus facile pour les savants espagnols de l'étudier d'une façon impartiale. M. Fermin Canella a ajouté à l'écrit de son savant collègue une excellente introduction.

ÉMILE DE L.

UNE NOUVELLE HISTOIRE DE LA LANGUE FLAMANDE.

M. Te Winkel, associé de l'Académie de Belgique, est collaborateur de l'*Encyclopédie de Philologie germanique*, dirigée par le docteur Hermann Paul, professeur à Fribourg en Brisgau¹. Chargé, pour sa part, de décrire les évolutions de la langue de Maerlant et de Vondel, le savant professeur de Groningen en cherche d'abord les origines. Le *nederlandsch*, qu'il faut bien distinguer du *nederduitsch* ou bas-allemand, s'est constitué en langue littéraire vers la fin du XII^e siècle. Elle tient à la fois des Franks, des Saxons et des Frisons qui ont peuplé les Pays-Bas. De cette triple influence témoignent encore aujourd'hui les dialectes de nos provinces. Le frison, autrefois très répandu, a dû agir jusqu'à Damme, au Franc de Bruges. Un mélange de frison et de frank se retrouve surtout de l'Escaut jusqu'à la mer. L'élément frank domine de plus en plus, à mesure qu'on s'éloigne de l'Escaut pour se rapprocher de la Meuse. C'est en Limbourg, à l'époque de Henrik van Veldeke, qu'il faut placer le berceau de la littérature flamande. Bientôt la Flandre éclipse tout, et l'on arrive à l'apogée de Maerlant. C'est la perfection de la langue thioise (*dietsch*). Boendale, son élève, exige déjà la correction grammaticale.

¹ *Grundris der germanischen Philologie*, 5. Abschnitt. (Strasburg, Trübner, 1890.)